Une signification prévisible, mais pour des sens imprévisibles

Pierre-Yves RACCAH
CNRS

Résumé : Dans ce chapitre, nous verrons que les langues humaines ont toutes une propriété, apparemment paradoxale, selon laquelle une langue permet à qui sait l'utiliser de produire des énoncés imprévisibles et pourtant compréhensibles par les autres utilisateurs de cette langue. Ce chapitre présente quatre caractéristiques essentielles des langues humaines, qui, confirmant la remise en question de la conception transmissionnelle des langues (qui assimile notamment la signification des segments linguistiques au sens de leurs énoncés), amènent à lui préférer une conception manipulatoire s'appuyant sur le concept de point de vue… et qui semblent rendre cette propriété encore plus paradoxale. Après avoir vu pourquoi ces quatre caractéristiques, loin de permettre de réfuter ladite propriété, la rendent, au contraire, … prévisible, nous examinerons la portée de ces réflexions sur quelques aspects de l'acquisition des langues secondes, aspects liés à la question suivante : comment faire acquérir la sémantique, complexe mais nécessairement prévisible (nous verrons pourquoi), d'une langue à apprendre, de manière à favoriser la production et la compréhension de discours, aux sens nécessairement imprévisibles (nous verrons aussi pourquoi). Nous tirerons de ces résultats, d'une part, quelques enseignements sur les progrès que nous avons à faire dans notre manière de concevoir les langues et leur utilisation, et, d'autre part, une stratégie visant à aider l'enseignant à consolider l'acquisition de la sémantique.

Mots-clés : Sémantique, signification, instructions, points de vue, construction du sens, implicite, prévisible, acquisition, enseignement des langues, protocole de test

Abstract: In this chapter, we will see that all human languages have a property, apparently paradoxical, according to which a language allows those who know how to use it to produce statements that are unpredictable and yet understandable by other users of this language. This chapter presents four essential characteristics of human languages; confirming the questioning of the transmissional conception of human languages (which, in particular, assimilates the semantic value of a linguistic segment to that of its utterances), these four features compel to prefer a manipulatory conception based on the concept of point of view… They seem to make the above-mentioned even more paradoxical. After having seen why these four characteristics, far from being evidences against that property, make it, on the contrary, … predictable, we will examine the impact of these reflections on some aspects of second language acquisition, related to the following question: how to acquire the semantics, complex but necessarily predictable (we will see why), of a language to be learned, so as to favor the production and comprehension of discourses, with necessarily unpredictable meanings (we will also see why). We will draw from these results, on the one hand, some lessons on the progress that we have to make in our way of conceiving human languages and their use, and, on the other hand, a strategy aimed at consolidating the acquisition of semantics in second language teaching.

Keywords: Semantics, sentence meaning, instructions, points of view, construction of utterance meaning, implicit, predictable, language acquisition, language teaching, testing protocol

Introduction

Les langues humaines constituent un réservoir de mots et de règles de construction permettant aux sujets parlant ces langues de puiser des mots et de construire des expressions, qu'ils utiliseront en les énonçant dans des situations particulières, les *situations d'énonciation* de leurs discours. Ces paroles énoncées seront interprétées par divers interlocuteurs, dans diverses situations (les *situations d'interprétation*), de telle sorte que ces interlocuteurs construisent une représentation des sens de ces discours (en situation), représentation constituant une *situation de référence* de ces discours.

Si l'on tient compte de ces observations élémentaires préalables, on doit admettre que la compréhension d'un énoncé suppose qu'il est interprété en fonction de la manière dont l'interlocuteur (qu'il soit prévu par le locuteur ou qu'il soit 'accidentel') se représente la situation (contingente) dans laquelle il procède à l'interprétation, et en fonction des règles (non contingentes) que la langue utilisée impose. Il en résulte que :

(i) les énoncés ne *transmettent* rien à proprement parler (même si l'on dit parfois, métaphoriquement, d'un énoncé « réussi » qu'il a *transmis* une idée) [1.1.] ; et, d'un tout autre point de vue,

(ii) les mots des langues ne peuvent en aucun cas renvoyer à des entités préalablement connues, puisque leurs réalisations dans des énoncés doivent être compréhensibles dans des situations non prévues [1.2.].

Une observation plus approfondie [1.3. et 1.4.] montre, par ailleurs, que :

(iii) la plupart des énoncés ne sont compréhensibles que par des locuteurs qui admettaient déjà une partie de leur contenu sémantique (en particulier, certains points de vue doivent avoir été admis – même provisoirement – pour que l'énoncé soit compréhensible) ; et

(iv) un locuteur d'une langue ne peut pas, *même s'il le souhaitait*, ne pas comprendre un énoncé qu'il a les moyens de comprendre.

La section 1 illustre et justifie ces quatre caractéristiques.

L'étude propose ensuite de tirer quelques conséquences de cette propriété apparemment paradoxale, qui, en fait, s'explique par les quatre caractéristiques essentielles étudiées dans la section 1. Il s'agit de conséquences concernant l'enseignement des langues, c'est pourquoi, la section 2 commence par spécifier les objectifs de cette discipline, en rappelant la distinction essentielle entre l'*acquisition* d'une langue (savoir-faire mis en place de manière non consciente, comme, par exemple, chez les petits) et l'*apprentissage* d'une langue (savoir construit de manière consciente). Nous y verrons que, chez les moins petits, l'apprentissage est utilisé pour faciliter l'acquisition de la langue à apprendre. En combinant ces observations avec les résultats de la section 2, nous pouvons en tirer quelques éléments théorico-stratégiques pour un apprentissage facilitant efficacement l'acquisition.

Nous conclurons cette étude (section 3) par un exemple de protocole expérimental destiné à tester l'acquisition de la sémantique d'une langue, protocole fondé sur une

Published in : Sous la direction de Louise OUVRARD, Zsuzsa SIMONFFY, Márta KóBOR (dir.), *Le prévisible et l'imprévisible. Points de vue linguistiques, littéraires et didactiques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004574, doi : 10.17184/eac.9782813004574

conception de la communication langagière dans laquelle les points de vue implicites et les attributions causales jouent un rôle essentiel dans la construction du sens.

1 Quelques caractéristiques essentielles des langues humaines

Les quatre sous-sections de cette partie présentent et commentent chacune des quatre caractéristiques signalées dans l'introduction, et qui justifient la propriété apparemment paradoxale ***p*** (ou sa version duale symétrique ***q***) :

p *une langue permet à qui sait l'utiliser de produire des énoncés imprévisibles et pourtant compréhensibles par les autres utilisateurs de cette langue.*

Cette propriété ***p*** peut être formulée dans sa version duale symétrique ***q*** :

q *une langue permet à qui sait l'utiliser de comprendre des énoncés imprévus et pourtant productibles par un autre utilisateur de cette langue.*

La sous-section 1.3. plus développée, détaille les aspects qui seront essentiels pour la présentation et la justification, en section 2, du protocole expérimental pour tester les hypothèses de description sémantique, protocole sur lequel s'appuie l'exemple de stratégie (section 3) visant à consolider l'acquisition de la sémantique.

1.1 Compréhension et transmission

La conception *transmissionnelle* des langues s'appuie sur une métaphore, décrite par Reddy (1979), puis longuement illustrée par Johnson et Lakoff (1980), que l'on a souvent appelée « la métaphore du tuyau ». C'est sur cette métaphore que s'appuyait Jakobson (1963 : chapitre XI) pour exposer sa conception des rapports entre le linguistique et le poétique : son travail dans ce domaine est une manière de remédier à ceux des défauts de cette métaphore qui lui ont semblé les plus incompatibles avec ses objectifs. Dans Raccah (2006 : 131), nous avons présenté, cette métaphore, de manière à faire apparaître assez clairement son inadéquation radicale, et son incompatibilité avec presque tout ce que l'on peut observer de la communication entre êtres humains utilisant des langues humaines. Le schéma suivant, repris de l'article de 2006, synthétise la structure de cette conception et suggère les objections qu'elle suscite :

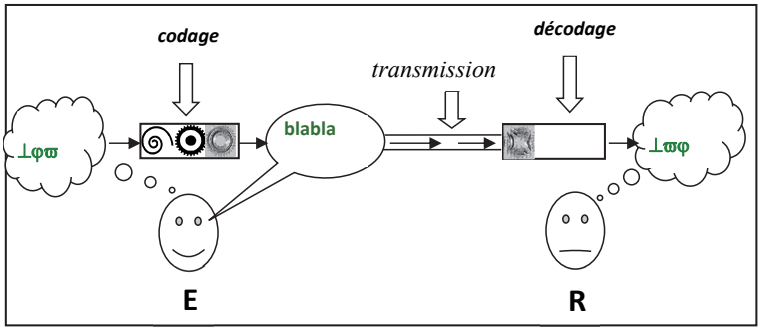


Fig. 1 : La métaphore du tuyau

Published in : Sous la direction de Louise OUVRARD, Zsuzsa SIMONFFY, Márta KóBOR (dir.), *Le prévisible et l'imprévisible. Points de vue linguistiques, littéraires et didactiques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004574, doi : 10.17184/eac.9782813004574

Nous avons justifié une conception alternative de la communication langagière, conception tout aussi métaphorique d'ailleurs, mais qui a l'avantage sur la conception *transmissionnelle* d'être compatible avec ce que l'on peut observer de la communication langagière, et donc, de sous-tendre une étude scientifique, empiriquement testable, de la signification linguistique. Cette conception alternative s'appuie sur l'étude de cinq objections fondamentales, développées dans l'article cité, et dont chacune, à elle seule, suffit à réfuter la conception transmissionnelle de la communication langagière. Nous ne reprenons ici que la cinquième de ces objections :

Il n'y a pas de sens avant l'énonciation

Cette objection, la plus inattendue du point de vue du sens commun, est pourtant celle qui convainc le plus (ce qui, bien sûr, ne la rend pas plus 'vraie'…). Indépendamment de toutes les raisons épistémologiques, philosophiques ou méthodologiques, pour lesquelles on souhaiterait éviter de parler d'un sens qui ne soit pas le sens de quelque énoncé, mais qui préexisterait à l'énoncé[1], si je pouvais avoir à l'esprit le sens de ce que j'ai à dire *avant* de parler, pourquoi me fatiguerais-je *systématiquement* à me parler à moi-même dès que je suis seul et que 'la pensée s'empare de moi' ? Si le soliloque était rare, l'argument serait faible : on pourrait trouver des raisons esthétiques, de confort, de culture, etc. Le fait que, comme l'observation le montre, la plupart des êtres humains, dans la plupart des situations, 'accèdent' à leurs pensées au moyen de discours qu'ils se font à eux-mêmes, est un argument fort en faveur de l'hypothèse que la pensée, sous sa forme verbale du moins[2], ne préexiste pas au discours mais est, au contraire, le résultat de son interprétation. Ce qui fait que cette position semble s'opposer au sens commun, c'est la confusion que le sens commun fait entre *sens* et *concept*. En effet, il est difficile d'admettre que les concepts dont un enseignant, par exemple, veut parler ne lui seraient pas présents à l'esprit avant qu'il parle. Si l'on n'efface pas la distinction conceptuelle entre *concept* et *sens*, on peut alors voir l'*art de la parole* comme consistant précisément à construire et proférer des énoncés qui seront interprétés par les interlocuteurs de telle manière que les processus au moyen desquels ils construiront un sens pour ces énoncés les amèneront, au passage, à ces concepts. Ainsi, la possibilité d'accéder à des concepts sans énonciation ne garantit pas un sens sans énonciation mais offre, au contraire, une raison d'être pour certaines énonciations.

L'art de la parole, tel qu'il se dessine dans ces réflexions, est bien un art et non pas une technique (en accord avec l'expérience que nous avons tous vécue…) : dans le cas de l'enseignement, pour que l'enseignant-orateur soit considéré comme efficace il est nécessaire qu'il ait eu l'intuition de ce qui aura amené ses interlocuteurs à construire les sens leur permettant d'accéder aux concepts que lui, l'enseignant, voulait qu'ils construisissent.

[1] Voir, encore, Raccah (1998), à ce sujet.

[2] Je ne souhaite pas prendre position sur le débat 'culturel' concernant l'existence, ou non, d'une pensée non verbale (serait-il d'ailleurs possible d'aborder *discursivement* cette question d'une manière quelque peu rigoureuse ?). Cette analyse ne concerne, bien sûr, que la pensée verbale, qu'elle soit la seule ou non.

Published in : Sous la direction de Louise OUVRARD, Zsuzsa SIMONFFY, Márta KóBOR (dir.), *Le prévisible et l'imprévisible. Points de vue linguistiques, littéraires et didactiques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004574, doi : 10.17184/eac.9782813004574

1.2 La signification est nécessairement abstraite

Chaque unité de langue, qu'elle soit simple ou complexe, doit être réutilisable à l'infini, puisqu'elle peut entrer dans la composition de segments linguistiques de toutes sortes, pouvant être énoncés, en principe, dans une infinité de situations. Ainsi, si la signification du mot « arbre » de la langue française était *l'arbre que je vois de ma fenêtre*, ce même mot « arbre » ne pourrait pas être utilisé dans un énoncé qui parlerait de l'arbre que vous voyez de votre fenêtre (à moins, bien sûr, qu'il s'agisse de la même fenêtre…). Il en va de même pour l'unité de langue complexe « l'arbre que je vois de ma fenêtre », qui doit pouvoir renvoyer à une infinité potentielle d'arbres possibles, en fonction des différents énoncés passés, présents ou futurs, dans lesquels elle a pu, peut ou pourra être utilisée.

Si les unités d'*énoncés* peuvent être utilisées, dans certains cas, pour *désigner* des entités particulières, comme cela peut être le cas dans l'énoncé [L'arbre que je vois de ma fenêtre est en fleurs [*proféré le 11 mai 2020, à 11h 52, par Paul Dupond, à l'adresse de Jean Durand,(etc.)*]] les unités de langues, elles, sont nécessairement déconnectées du monde extérieur : la signification est nécessairement *non saturée*, du point de vue de la spécification.

À cette étape de la réflexion, il apparaît clairement que l'auteur d'un énoncé cherche à manipuler les destinataires de manière à leur faire construire des sens qui auront, sur eux, les effets que lui, l'auteur, vise à produire. Le terme *manipuler* ne doit pas être pris avec ses habituelles connotations négatives (encore que, dans beaucoup de cas, et en particulier dans les discours politiques, on finit par être habitué au pire…) : il indique un *faire faire*, qui est caractéristique de l'énonciation[3].

Il est intéressant de souligner que la nature de l'abstraction nécessaire aux significations des unités des langues humaines est distincte de celle de l'abstraction nécessaire aux significations des expressions des langages formels. On trouvera, dans (Raccah 1998) une discussion très détaillée des différences essentielles entre les langues humaines et les langages formels ; pour l'aspect qui nous intéresse ici, il nous suffit de reprendre la différence essentielle suivante :

les énoncés en langages formels sont destinés à être interprétés indépendamment de leurs locuteurs et indépendamment de leurs situations d'énonciation, dont le rôle n'a aucune pertinence dans l'interprétation, alors que les locuteurs et les situations d'énonciation sont pertinents dans l'interprétation des énoncés en langues humaines ;

Il en résulte que les sens des énoncés d'un même segment de langage formel ne peuvent qu'être génériques ; ainsi, par exemple, le sens de chacun des énoncés de l'expression arithmétique (3+2) est le même quelque soit son locuteur et quelque soit la situation d'énonciation ;

Ce qui fait que la signification des unités (simples ou complexes) des langages formels est identifiable au sens de leurs énoncés, ce qui, comme nous venons de le voir, n'est pas le cas pour ce qui concerne les langues humaines (alors que le mot « arbre » de

[3]Ce *faire faire* correspond à la part conventionnelle, obligatoire, d'un *acte perlocutoire* (Austin 1955 : conférences VIII, p. 94-107, et IX, p. 108-119), réputé non-conventionnel, mais qui ne pourrait jamais être réalisé sans cette part conventionnelle.

Published in : Sous la direction de Louise OUVRARD, Zsuzsa SIMONFFY, Márta KóBOR (dir.), *Le prévisible et l'imprévisible. Points de vue linguistiques, littéraires et didactiques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004574, doi : 10.17184/eac.9782813004574

la langue française doit pouvoir être utilisé dans des énoncés différents pour renvoyer à des entités différentes, tous les énoncés de l'expression « (3+2) » du langage de l'arithmétique renvoient nécessairement à la même entité).

Cette discussion permet d'établir que, contrairement à ce qui se passe pour les langages formels, les sens des énoncés en langues humaines ne sont pas prévisibles : nous verrons plus loin que les significations des unités de langue (simples ou complexes), elles, doivent être prévisibles. Elles peuvent être considérées comme des *contraintes* sur le sens à construire, ou des *instructions* pour construire ce sens en situation. La sémantique doit alors être considérée comme la branche de la linguistique qui étudie ces contraintes et ces instructions, que les unités de langue (simples ou complexes) fournissent pour construire le sens de leurs énoncés en fonction des situations.

Ces deux premières caractéristiques des langues humaines, soulignent que le sens, contingent et subjectif (donc imprévisible), est construit par les interlocuteurs et non pas transmis par les locuteurs ; d'autre part, elles précisent que cette construction s'effectue par l'application d'instructions partagées (donc prévisibles). On entrevoit déjà pourquoi la propriété ***p*** (ou sa duale ***q***) est finalement loin d'être paradoxale. Les deux caractéristiques suivantes éclaireront encore cette perspective.

1.3 Admettre (provisoirement) l'implicite *est une condition* pour comprendre

Commençons par illustrer la pertinence de ce titre : demandons-nous pourquoi un *republican* (en anglo-américain) se sentirait mal à l'aise (ou même fâché) en entendant un énoncé de la phrase suivante :

(1) John is a republican but he is honest

La réponse immédiate est qu'il se sentirait traité (implicitement) de malhonnête (puisqu'il est lui aussi *republican*). Mais cette réponse ne décrit pas exactement ce qui se passe : un énoncé de (1) n'est pas réellement une insulte, et certainement pas une insulte envers les interlocuteurs ; par ailleurs, ce que disent les énoncés de (1), c'est justement que John, qui est *republican*, est honnête : ces énoncés ne *disent* donc pas, non plus, que tous les *republicans* sont malhonnêtes. En revanche, une des caractéristiques sémantiques de la phrase (1) est que tous ses énoncés laissent entendre, *de manière nécessaire*, que, en général, les *republicans* ne sont pas honnêtes. Pour comprendre un énoncé de (1), un interlocuteur doit donc construire, une situation de référence[4] dans laquelle les *republicans* sont, en général, malhonnêtes, et dans laquelle John fait exception à cette règle générale.

On dit que les énoncés de (1) imposent un *point de vue*[5] négatif sur ce à quoi renvoie le mot anglais *republican*, en raison de l'opposition (imposée par *but*) au jugement positif (introduit par *honest*) qu'il est nécessaire d'admettre (au moins provisoirement) pour comprendre l'énoncé.

[4] Le terme *situation de référence* renvoie à la situation dans laquelle l'énoncé place les entités dont il parle : elle n'a pas de raison d'être la même que la situation d'énonciation, ni que la situation d'interprétation.

[5] Pour une étude détaillée de l'usage de la notion de *point de vue* dans les différentes branches de la linguistique, et de celle du concept technique de *point de vue* dans la *Sémantique des Points de Vue*, voir Simonffy (2016).

Published in : Sous la direction de Louise OUVRARD, Zsuzsa SIMONFFY, Márta KóBOR (dir.), *Le prévisible et l'imprévisible. Points de vue linguistiques, littéraires et didactiques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004574, doi : 10.17184/eac.9782813004574

Pour un interlocuteur sympathisant du parti *republican*, le sentiment d'agression est donc encore plus violent que dans le cas où le locuteur lui aurait seulement dit « Les *republicans* sont, en général, malhonnêtes », propos qui n'aurait engagé que son locuteur, et que l'interlocuteur aurait la possibilité de tenter de réfuter. Mais, avec un énoncé de (1), le locuteur soustrait cette opinion au débat et surtout (et cela peut être ressenti comme encore plus violent), c'est l'interlocuteur lui-même qui a dû, sans pouvoir s'y soustraire (voir la section 1.4. ci-dessous), construire cette situation correspondant à une opinion qu'il refuse : on comprend (même si nous ne l'admettons pas) que certains trouvent une telle violence insoutenable, au point de se fâcher, parfois au delà du verbal…

Notre exemple 'étatsunien' peut sembler trop artificiel pour être convaincant : c'est à dessein que nous l'avons choisi assez artificiel pour que l'on raisonne dessus sans trop de passions. Prenons maintenant des exemples qui pourraient nous fâcher plus :

(2) Elle est jolie mais elle est intelligente

(3) Il est noir mais il danse mal

(4) Ils vont avoir les deux postes de chercheurs, puisqu'ils ont des amis au syndicat

qui énervent sans doute plus les personnes concernées. Ce n'est pas parce que les énoncés de (2) (3), et (4) sont des propos respectivement phallocrates, racistes, anti-syndicaux que les interlocuteurs les ressentent comme agressifs : tout le monde sait que plus du quart de la population (hommes ou femmes) sont phallocrates, racistes, et / ou ont de bonnes raisons de se méfier des syndicats de chercheurs… Un interlocuteur n'aurait donc pas de raisons de s'étonner qu'une personne sur trois qu'il rencontre tienne des propos dénotant ces traits idéologiques ou ces dispositions d'esprit, même s'il ne les partage pas. Ce qui provoque la (sensation de) violence, c'est que *c'est l'interlocuteur lui-même* qui, malgré lui[6], construit cette situation d'interprétation dans laquelle l'idéologie sous-jacente est une idéologie qu'il abhorre.

Pour les exemples de ce genre, un facteur supplémentaire explique la sensation de violence : pour pouvoir doter la situation à construire des caractéristiques détestées, il fallait que l'interlocuteur connaisse ces caractéristiques ou, plus rigoureusement, sache qu'une partie de la population voit la situation à construire avec ces caractéristiques : l'interlocuteur doit donc admettre, *contre son gré*, qu'il est possible (même si inacceptable) de 'voir les choses' avec ces caractéristiques, ce qui renforce la sensation de subir une violence. Lorsque les caractéristiques de la situation de référence que l'interlocuteur doit construire ne lui sont pas accessibles, il ne peut simplement pas construire de sens pour l'énoncé (ce qui ne signifie pas, bien sûr, qu'il n'a pas accès à la signification de la phrase). Ainsi, par exemple, un interlocuteur qui sait qu'Alice est à Bordeaux depuis trois jours ne peut pas comprendre un énoncé de la phrase (5) :

(5) Alice a quitté Paris ce matin

[6]Les mots n'ont pas de sexe mais un genre. Dans la langue française, le masculin est un genre non marqué (ce manque de considération pour le sexe masculin est scandaleux – et non pas scandaleuse – mais c'est ainsi, même si les hommes, de tous les sexes, qui confondent le genre et le sexe en souffrent).

Published in : Sous la direction de Louise OUVRARD, Zsuzsa SIMONFFY, Márta KóBOR (dir.), *Le prévisible et l'imprévisible. Points de vue linguistiques, littéraires et didactiques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004574, doi : 10.17184/eac.9782813004574

même s'il n'a aucun mal à accéder à la signification de (5), et, justement, parce qu'il accède à cette signification. Cet exemple peut sembler artificiel en raison du présupposé dû au verbe « quitter » ; mais, là encore, c'est à dessein que nous montrons les « ficelles », pour que le lecteur (ou la lectrice)[7] voient mieux comment traiter les exemples moins artificiels (ou dont l'interprétation est un peu plus chargée de coutumes de la vie quotidienne), comme l'exemple suivant, dans lequel un énoncé de la phrase (6) :

(6) Ton frère m'a appelé ce matin

est destiné à un enfant unique…

Il y a des cas intermédiaires, dans lesquels les caractéristiques de la situation de référence à construire sont fausses ou inacceptables, mais, avec une métaphore, des caractéristiques proches peuvent être envisagées. C'est le cas, par exemple, des (sans doute nombreux) énoncés de la phrase (7), proférés au premier trimestre 2021 :

(7) Le roi actuel de France est arrogant

qui obligent leurs interlocuteurs à tenter de 'peupler' la situation de référence d'un roi actuel, tentative de 'peuplement' qui échouera, dans un premier temps, pour tout interlocuteur connaissant la constitution française au premier trimestre 2021 ; mais ces énoncés peuvent être compris si l'on trouve une interprétation métaphorique de l'expression « *le roi actuel* » au moyen de laquelle on peut caractériser, par exemple, la manière dont le chef de l'exécutif français gouvernait (ou régnait) au premier trimestre 2021. Il est intéressant de remarquer que, pour les interlocuteurs qui auraient fait un investissement affectif envers le chef de l'exécutif français au premier trimestre 2021, les énoncés de (7) produisent le même effet que les énoncés de (1) chez les partisans du parti étatsuniens *republicans* ; et cela n'est pas dû au choix, par le locuteur, de l'attribut dysphorique « arrogant ». En effet, un énoncé de (7')

(7') Le roi actuel de France est courageux

produirait le même effet désagréable chez un interlocuteur affectivement investi à l'égard du chef de l'exécutif français, malgré l'orientation positive de l'attribut. On remarquera le phénomène intéressant suivant : un tel interlocuteur devra sans doute interpréter l'occurrence de « courageux » comme ironique, ou même sarcastique, ce qui montre à quel point l'implicite détermine l'interprétation.

Ainsi, pour construire le sens d'un énoncé, les interlocuteurs s'appuient sur les points de vue implicites et sur les caractéristiques de la situation de référence que cet énoncé présente comme partagés (et ce, même s'ils ne les partagent pas, d'où la sensation d'incompréhension ou de violence, selon les cas). Cette dialectique entre le prévisible (présenté comme partagé) et l'imprévu (présenté comme l'objet de l'énoncé) est caractéristique des langues humaines.

[7] Nous tenons, parfois, généreusement compte de la difficulté qu'éprouvent certains terriens à garder en mémoire le fait que, en français, le sexe masculin n'est pas marqué par le genre masculin, alors que le sexe féminin, lui (!), est marqué par le genre féminin…

Published in : Sous la direction de Louise OUVRARD, Zsuzsa SIMONFFY, Márta KóBOR (dir.), *Le prévisible et l'imprévisible. Points de vue linguistiques, littéraires et didactiques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004574, doi : 10.17184/eac.9782813004574

Nous avons étayé cette position par l'observation de différents cas d'énoncés de phrases présentant des présupposés logiques (comme (4) (5) (6) (7) et (7')) ou des présupposés argumentatifs (comme (1) (2), ou (3)). Mais le lecteur peut se demander ce qu'il en est des énoncés de phrases sans présupposés : comment pourrait-on construire leurs sens en s'appuyant sur des points de vue présentés comme partagés, s'il n'y en a pas ? Il nous a donc fallu chercher des contre-exemples, des phrases d'une langue humaine ne présentant pas de points de vu comme partagés, afin d'examiner la manière dont se construit le sens de leurs énoncés. Et nous avons eu la surprise de constater que, plus nous cherchions, moins nous trouvions de phrases ne présentant pas de points de vue comme partagés. Bien entendu, cela ne signifie pas qu'il n'y en a pas, mais il est surprenant et intéressant de constater que même les phrases qui semblent dénuées de présupposés clairs semblent présenter des points de vue comme partagés et nécessaires à la compréhension de leurs énoncés. Prenons l'exemple de la phrase (8), qui semble, a première vue, convenir :

(8) Jean a mangé une pomme

puisqu'elle ne comporte ni article défini, ni connecteur ni opérateur argumentatif. Néanmoins, les situations de référence que les énoncés de cette phrase font construire ont quand même quelques caractéristiques qu'il est indispensable d'admettre pour les comprendre. L'examen des quatre variantes (8a) (8b) (8c) et (8d) en convaincra le lecteur sans difficulté :

(8a) Jean a mangé une limace

(8b) Chartres a mangé une pomme

(8c) Jean a écrit une pomme

(8d) Chartres a écrit une limace

L'incompréhensibilité (croissante, nous semble-t-il) de ces quatre variantes met en lumière le fait que, pour comprendre des énoncés de (8), il est nécessaire d'admettre que le nom propre « Jean » désigne un être humain ou, au moins un animal, et qu'une pomme est un aliment possible pour les êtres humains (ou du moins pour certains animaux) ; les limaces ne sont pas des aliments pour les êtres humains ; les villes, même dotées d'une cathédrale célèbre, ne s'alimentent pas ; les aliments ne sont pas susceptibles d'être écrits ; les villes n'écrivent pas, et rien n'écrit des animaux. L'incompréhensibilité de (8c) suggère que ces contraintes proviennent peut-être du verbe « manger » (hypothèse qui devra être testée expérimentalement, mais nous pouvons réserver cette expérimentation pour des travaux à venir, car l'adéquation de cette hypothèse n'a pas d'influence sur notre propos).

Il n'aura pas échappé au lecteur que les énoncés de (8a), malgré la sensation de répulsion qu'ils provoquent, ne sont pas, en fait, incompréhensibles : rien n'empêche qu'un être humain mange des choses qui ne sont pas généralement considérées comme des aliments. Nous avons d'ailleurs pensé à cet exemple parce que nous connaissons quelqu'un qui a effectivement mangé une limace (pour gagner un pari). Pour comprendre un énoncé de (8b), il ne suffit plus d'envisager des coutumes bizarres, il faut aussi changer un aspect (peut-être mineur, mais quand même un aspect) de la langue

Published in : Sous la direction de Louise OUVRARD, Zsuzsa SIMONFFY, Márta KóBOR (dir.), *Le prévisible et l'imprévisible. Points de vue linguistiques, littéraires et didactiques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004574, doi : 10.17184/eac.9782813004574

française : la classe des prénoms possibles. Pour comprendre des énoncés de (8c) ou de (8d), il faut aller jusqu'à modifier la langue française elle-même : la signification du verbe « écrire », et / ou celle des substantifs « limace » et « pomme ». Ce sont d'ailleurs des phrases comme (8d) qui constituent les métaphores les plus prisées de nos jours (pour le meilleur et, surtout, pour le pire…) : la variante (8d') de (8d), que l'on pourra sans doute trouver dans tous les bons livres d'histoire sur la ville de Chartres, en convaincra sans difficulté :

(8d') Chartres a écrit l'Histoire de France

Pour résumer cette discussion et ce qui en résulte, on retiendra que

(i) la construction du sens d'un énoncé nécessite celle d'une situation de référence pour cet énoncé ;

(ii) cette situation doit contenir, entre autres, ce qu'il faut admettre pour comprendre ce que l'énoncé exprime : les entités qui 'habitent' cette situation et leur nature (imposées principalement par les présupposés logiques – ou conceptuels), mais aussi ce qu'il faut savoir ou croire de ces entités (le point de vue que l'on doit avoir à propos de ces entités) pour construire ce que l'énoncé exprime (imposé principalement par les présupposés argumentatifs) ;

(iii) lorsqu'un interlocuteur ne parvient pas à peupler la situation de référence avec les entités requises, il met en place des stratégies pour pallier cette carence, lorsque c'est possible (usage de la métaphore) ;

(iv) lorsqu'un interlocuteur ne partage pas les points de vue requis, il est contraint de les admettre, provisoirement, pour continuer le processus de compréhension.

Ce dernier point est développé dans la section suivante.

1.4 Personne ne peut *ne pas* comprendre un énoncé qu'il peut comprendre

Le caractère manipulatoire de l'art de la parole est renforcé par le fait que, comme nous l'avons souligné avec Sylvie Bruxelles (Bruxelles ; Raccah 1992), un être humain « ne peut pas *ne pas* comprendre un énoncé qui lui est compréhensible » : la construction du sens des énoncés est involontaire et irrépressible.

Le schéma suivant, repris de Raccah (2006) illustre de manière plus détaillée cette propriété, que l'on peut ressentir comme une sorte de 'malédiction originelle' inhérente à la faculté de langage :

Un interlocuteur, volontaire ou involontaire[8] d'un énoncé mettra en œuvre tous les moyens dont il dispose pour construire un sens pour cet énoncé, y compris les métaphores les plus saugrenues auxquelles il peut penser : souvenons-nous de notre exemple (8d')

(8d') Chartres a écrit l'Histoire de France

[8] Destinataire voulu ou non voulu, consentant ou non consentant…

Published in : Sous la direction de Louise OUVRARD, Zsuzsa SIMONFFY, Márta KóBOR (dir.), *Le prévisible et l'imprévisible. Points de vue linguistiques, littéraires et didactiques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004574, doi : 10.17184/eac.9782813004574

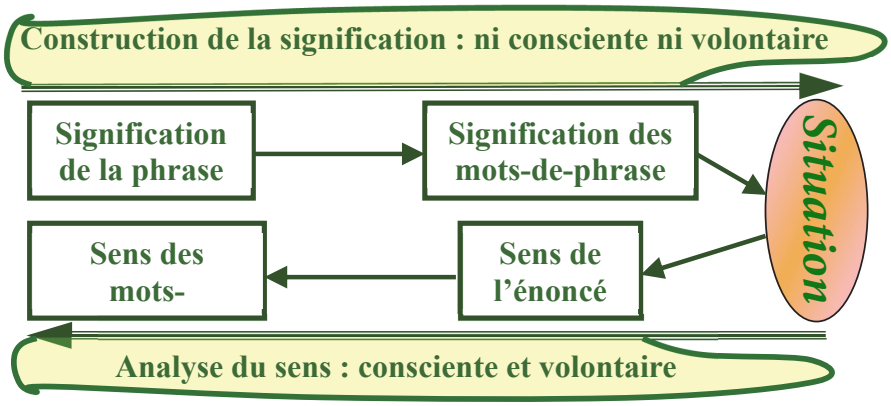


Fig. 2 : Conscience et volonté dans la construction du sens

dont les énoncés sont compris comme il se doit par toute personne en mesure de construire la métaphore (peu vraisemblable pourtant) nécessaire pour leur attribuer un sens…

Ainsi, la *condition pour comprendre*, explicitée dans la section 1.3., ci-dessus, n'est pas optionnelle : tout énoncé faisant intervenir de l'implicite *oblige* ses interlocuteurs à admettre (au moins provisoirement) cet implicite, puisque cette acceptation est nécessaire à sa compréhension. Lorsque ledit implicite est accepté d'emblée par l'interlocuteur ou acceptable sans difficulté, la composante explicite de l'énoncé, qui pouvait être imprévisible, s'appuie sur sa composante implicite, sans que l'obligation qu'elle engendre ne pose de problème, puisqu'elle est acceptablement prévisible par l'interlocuteur. En revanche, lorsque l'interlocuteur résiste à accepter l'implicite, l'énoncé provoque des réactions dues à cette résistance : dans le premier cas, le rôle de l'implicite peut facilement passer inaperçu ; c'est dans le second cas que l'on peut le mieux observer ce rôle.

Le fait que la compréhension d'énoncés nouveaux nécessite, pour la construction de leur sens, la mise en relation de sens déjà accessible n'est peut-être qu'un cas particulier d'un phénomène très général, phénomène qui n'avait pas échappé aux lettrés de l'antiquité romaine : le mot latin utilisé pour renvoyer à l'idée de compréhension, mais aussi à celle de discernement, et qui, par la suite a été utilisé dans les langues latines pour renvoyer à l'intelligence, *intellego*, a pour origine l'idée de relier entre eux (des concepts, des idées, et encore bien d'autres choses, comme on va le voir). La compréhension de quoi que ce soit de non prévu aurait donc pour condition la mise en relation d'éléments prévisibles.

2 Conséquences sur l'acquisition et sur l'apprentissage des langues

Tout être humain, sauf quelques exceptions extrêmement (étonnamment) rares, considérées comme pathologiques, acquiert sa (ou ses) première(s) langue(s) 'par immersion', en quelques mois. Cela signifie que, sans apprendre consciemment les règles

Published in : Sous la direction de Louise OUVRARD, Zsuzsa SIMONFFY, Márta KóBOR (dir.), *Le prévisible et l'imprévisible. Points de vue linguistiques, littéraires et didactiques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004574, doi : 10.17184/eac.9782813004574

phonologiques, morphologiques, syntaxiques, sémantiques, ni pragmatiques, ses interactions avec d'autres êtres humains lui suffisent pour acquérir la faculté de manier la ou les langues des autres êtres humains avec lesquels il interagit (les observations liées aux « enfants sauvages » suggèrent, par ailleurs, que ces interactions ne sont pas seulement suffisantes, mais sont aussi nécessaires). L'acquisition d'une langue ne nécessite donc pas un apprentissage, et les échecs cuisants de certaines anciennes méthodes d'apprentissage des langues ont montré depuis longtemps, que l'apprentissage conscient peut même être nuisible à l'acquisition de langues.

2.1 Remarques relativement préliminaires sur l'acquisition des langues

Les êtres humains très jeunes ont, comme on vient de le rappeler, la capacité d'acquérir les règles formelles des langues, et en particulier les instructions sémantiques, par simple immersion, et de les appliquer sans qu'ils aient nécessairement conscience de ces règles ni du fait qu'ils les appliquent ; cette capacité amène à deux considérations qui n'ont peut-être pas été assez soulignées, bien qu'elles permettent des approches plus systématiques de l'enseignement des langues :

(R1) l'enseignement des langues, en vue de leur acquisition, n'a pas pour objectif de faire prendre conscience aux apprenants des règles formelles et des instructions sémantiques de la langue enseignée, mais de les rendre capables de les appliquer inconsciemment ;

(R2) les règles à acquérir sont nécessairement très simples : assez simples pour que n'importe quel être humain, quelque soit son niveau d'intelligence, et indépendamment de son niveau de connaissances, puisse les acquérir en quelques mois par simple immersion.

La remarque R2 peut être complétée par l'observation selon laquelle c'est le niveau d'*implication affective* de l'enfant, dans ses interactions avec son entourage, qui détermine la qualité de son acquisition : cette piste commence à être suivie dans les programmes d'enseignement des langues, et pourrait être étudiée de manière plus approfondie, notamment pour construire des situations suscitant une implication affective de l'apprenant adulte qui soit analogue (dans un sens à déterminer) à celle de l'enfant acquérant sa langue première.

La prise en compte de ces deux remarques permet d'ébaucher[9] une stratégie d'enseignement des langues, dont les lignes qui suivent présentent quelques aspects concernant l'acquisition des instructions sémantiques.

2.2 Acquisition de la sémantique *vs.* compréhension des énoncés

La remarque R2, ci-dessus, concerne la simplicité des instructions sémantiques, c'et-à-dire des règles *linguistiques* de construction de la *signification* des expressions de la langue à acquérir : elles ne concernent évidemment pas la compréhension des sens des énoncés utilisant ces expressions. Ainsi, par exemple, si un enfant très jeune a déjà acquis la signification de la phrase (9)

[9] Une telle stratégie est déjà sous-jacente à certaines méthodes d'enseignement des langues : pour ces cas, il ne s'agit donc pas d'*ébaucher* la stratégie, mais de l'*expliciter* et de la *justifier*.

Published in : Sous la direction de Louise OUVRARD, Zsuzsa SIMONFFY, Márta KóBOR (dir.), *Le prévisible et l'imprévisible. Points de vue linguistiques, littéraires et didactiques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004574, doi : 10.17184/eac.9782813004574

(9) Max est riche mais il a de vrais amis

il a acquis *la manière de construire du sens* pour des énoncés de cette phrase, mais cela ne veut pas dire qu'il est, de ce fait, capable de comprendre ces énoncés : pour les comprendre, il faut aussi connaître des choses du monde, que l'enfant très jeune ne connaît peut-être pas encore. Je me souviens d'une période de plusieurs mois de ma vie, entre six et sept ans, période au cours de laquelle j'entendais souvent des chansons de Georges Brassens et, en particulier *L'assassinat*[10] ; dans cette chanson, il y avait un passage que je n'arrivais pas à comprendre, et ce, précisément parce que je comprenais ce qu'il fallait faire pour le comprendre, et ne parvenais pas à le faire… Le passage est le suivant :

(10) Quand sa menotte elle a tendue, triste, il a répondu qu'il était pauvre comme Job, elle a remis sa robe

Mes connaissances du monde ne me permettaient pas de construire une relation causale entre la déclaration de pauvreté du vieil homme et le rhabillage de la jeune femme, et cette incapacité m'agaçait parce que la phrase m'indiquait sans ambiguïté que je devais trouver cette relation. Ma compétence sémantique précédait, de beaucoup, mes connaissances du monde sur le marché du sexe… Il est intéressant de remarquer que cette compréhension du sens de ce passage, en situation, m'est 'arrivée' brusquement (un peu comme une 'révélation'), alors que je n'étais pas en train d'écouter du Brassens… Il est probable que ma compréhension de cet aspect du monde ait été favorisée par ce 'manque à comprendre', ce décalage entre ma compréhension sémantique et ma capacité d'alors à l'appliquer à ma connaissance du monde.

Si la maîtrise de la sémantique d'une langue peut favoriser la compréhension de certains aspects du monde, lorsqu'on est confronté à certains énoncés (comme ceux de la phrase 10), il pourrait sembler 'logique' d'admettre que l'acquisition de la sémantique, elle, soit favorisée par le choix d'illustrations par des énoncés dont la compréhension (complète) s'appuie sur une connaissance du monde déjà consolidée. Mais ce n'est pas si simple : l'excès de prévisibilité ne favorise pas nécessairement l'acquisition des mécanismes de la sémantique, qui doit aussi permettre de construire de l'imprévisible… L'utilisation de scènes banales d'accès évident, comme situations d'interprétation d'exemples destinés à illustrer des propriétés sémantiques, risque, en effet, de masquer la différence entre la signification des phrases utilisées et le sens à construire dans lesdites situations : il peut en résulter une confusion entre la compréhension de la *signification des éléments de la langue* et celle du *sens des éléments du discours* (en situation) car, dans ces cas, le *sens du discours* allant de soi, l'apprenant le construit à partir de la *signification du segment linguistique* sans qu'il lui soit nécessaire d'être attentif à l'étape intermédiaire au cours de laquelle il construit la signification dudit segment[11]. Cela nuit, bien entendu, à l'acquisition des propriétés sémantiques que l'on voulait illustrer. Pour éviter cet effet pervers, il est préférable de choisir les exemples de manière à ce que la situation qu'il faut imaginer pour interpréter l'énoncé

[10] 1963, Philips (dans l'album des *Trompettes de la renommée*).

[11] Dans les situations dans lesquelles le sens d'un énoncé est prévisible, il est d'ailleurs fréquent qu'un interlocuteur le *devine* sans même se donner la peine de passer par l'étape de la signification des segments linguistiques qui le sous-tendent.

Published in : Sous la direction de Louise OUVRARD, Zsuzsa SIMONFFY, Márta KóBOR (dir.), *Le prévisible et l'imprévisible. Points de vue linguistiques, littéraires et didactiques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004574, doi : 10.17184/eac.9782813004574

de la phrase utilisée requière suffisamment d'attention pour que ses caractéristiques ne puissent pas être attribuées aux propriétés sémantiques elles-mêmes.

La sous-section suivante présente brièvement un protocole d'expérimentation scientifique en sémantique des langues humaines, protocole sur lequel s'appuie la stratégie visant à consolider l'acquisition de la sémantique, stratégie que nous présentons dans la section 3. Soulignons que le protocole choisi n'est qu'un protocole parmi d'autres possibles, et que la stratégie qui s'en inspire n'est qu'une des stratégies possibles qui peuvent lui être rattachées.

2.3 Un protocole expérimental en sémantique pour tester des hypothèses de description sémantique

Nous présentons, dans un premier temps, les principales contraintes qu'un protocole expérimental en sémantique doit respecter, et les raisons pour lesquelles il doit respecter ces contraintes[12]. Puis, nous traçons les grandes lignes d'un protocole expérimental permettant de tester des descriptions sémantiques d'entrées lexicales.

2.3.1 Protocoles expérimentaux, en général : objectifs, limitations, contraintes

En sémantique des langues humaines, comme en physique ou dans n'importe quelle autre discipline empirique, on cherche à formuler, à propos des aspects du monde auxquels cette discipline s'intéresse, des lois engendrant

(i) des descriptions acceptables de ce que l'on a pu observer,

(ii) des prédictions adéquates de ce que l'on pourra observer ;

et ce, dans le cadre de limites à spécifier.

Ces lois étant universelles (elles concernent tout ce qui peut avoir été observé et pourra être observé à l'avenir, dans les limites spécifiées), la règle du jeu scientifique impose que :

1) aucun ensemble fini (même très grand) d'observations ne peut *prouver* l'adéquation d'une proposition de loi, et

2) un ensemble (même limité) d'observations peut soit réfuter une hypothèse de loi, soit imposer une modification des limites, conduisant à une restriction du champ de validité spécifié.

En effet, dans la société des événements du monde, le pouvoir de prouver ne fonctionne pas comme le pouvoir politique dans les sociétés humaines dites « démocratiques »… En ce qui concerne la preuve d'adéquation (en 1), un ensemble fini d'observations, même très grand, sera toujours plus petit que l'ensemble infini de toutes les observations possibles passées et à venir : une poignée d'observations favorables ne constitue donc pas une preuve. En revanche, à propos de 2, une poignée d'observations défavorables (même si la poignée est très petite) constitue bel et bien une preuve de la non adéquation de l'hypothèse de loi, car elle prouve que cette loi ne serait pas universelle :

[12] D'autres protocoles respectant ces contraintes sont possibles et feraient l'affaire : ce qui est important, ce sont les raisons pour lesquelles ces contraintes doivent être respectées pour qu'on puisse parler d'une expérimentation scientifique en sémantique.

Published in : Sous la direction de Louise OUVRARD, Zsuzsa SIMONFFY, Márta KóBOR (dir.), *Le prévisible et l'imprévisible. Points de vue linguistiques, littéraires et didactiques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004574, doi : 10.17184/eac.9782813004574

dans le meilleur des cas, il faudra restreindre le domaine de validité du 'projet de loi' (et trouver une justification pour cette restriction…) ; au pire des cas, le projet de loi devra être enterré et une loi (peut-être très différente) devra être élaborée[13]. Bien entendu, pour qu'il soit possible de décider si une observation réfute ou non un 'projet de loi', il est indispensable qu'elle soit partageable et admise par la communauté scientifique : une impression subjective ne peut servir d'argument.

2.3.2 Protocoles expérimentaux en sémantique

En ce qui concerne la sémantique des langues humaines[14], la situation est compliquée, de surcroît, par le fait qu'aucun observateur ne peut sérieusement prétendre avoir accès, par son appareil sensoriel, à la signification des segments linguistiques, ni aux sens que les sujets parlants observés obtiennent en appliquant cette signification à leur perception de la situation dans laquelle ils interprètent les énoncés des segments linguistiques : ces éléments relèvent de la sphère privée des sujets parlants et ne sont donc pas accessibles à l'observation. Si on demande à un sujet parlant de dire ce qu'il a compris d'un énoncé, et comment il l'a compris à partir de la signification du segment linguistique et de sa perception de la signification, et en admettant que ledit sujet parlant soit en mesure de fournir des renseignements pertinents sur ces questions, il faudra que l'observateur construise lui-même (ou elle-même) le sens de la réponse obtenue, ce qui fait que les éléments essentiels de cette expérimentation dépendront de la subjectivité de l'observateur, ce qui est évidemment inacceptable.

Cette inacceptabilité passe souvent inaperçue : le linguiste étant un sujet parlant, dès qu'il perçoit un énoncé dans une langue qu'il connaît, comme tout locuteur de cette langue, il en construit, de manière irrépressible et inconsciente[15], le sens qu'il a les moyens de construire. De ce fait, comme tout locuteur, le linguiste peut céder à la tentation de s'imaginer qu'il *perçoit* le sens de l'énoncé, en même temps qu'il perçoit l'énoncé. Il s'agit, évidemment, d'une erreur, mais d'une erreur si facile à commettre qu'elle est commise par la plupart des observateurs, y compris par ceux d'entre nous qui sommes exigeants sur l'empiricité du recueil des données : c'est ainsi que le recours à un corpus dûment contrôlé est devenu une 'nécessité absolue', mais si le corpus peut attester que les formes étudiées ont réellement été utilisées, il ne pourra, en aucun cas, attester que le sens que l'observateur leur attribue est bien celui qui a été construit par les interlocuteurs.

Nous venons de voir que le sens que chaque interlocuteur construit est *privé* et n'est accessible par aucun autre observateur que lui-même, ce qui exclut que le sens puisse être un objet d'observation empirique. Mais l'impossibilité d'observer empiriquement le sens construit n'interdit pas une observation indirecte de la manière dont les unités de langue contraignent cette construction ; or, si l'on se rapporte à la caractérisation

[13] Tout compte fait, il serait peut-être profitable aux sociétés humaines qu'elles soient régies dans un esprit inspiré par ce type de 'démocratie' que l'on pourrait baptiser « démocratie de la réfutation »…

[14] L'expression « langue humaine » est redondante : le mot français « langue » ne peut pas renvoyer au système de communication qu'un escargot utiliserait pour communiquer avec une limace… Mais nous pensons à faciliter la tâche d'éventuels traducteurs vers des langues un peu bizarres, dans lesquelles le système éventuellement utilisé par les escargots et les limaces pour communiquer entre eux est désigné par le même substantif que celui qui désigne le principal système de communication humaine.

[15] Comme nous l'avons vu dans les sections 1.3. et 1.4., ci-dessus.

Published in : Sous la direction de Louise OUVRARD, Zsuzsa SIMONFFY, Márta KóBOR (dir.), *Le prévisible et l'imprévisible. Points de vue linguistiques, littéraires et didactiques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004574, doi : 10.17184/eac.9782813004574

de la *sémantique* présentée à la fin de la section 1.2., ce sont ces *contraintes*, et non pas le sens lui-même, qui intéressent le sémanticien. Et ces contraintes sont nécessairement observables (indirectement, bien sûr) car, en cas contraire, comme nous l'avons rappelé au début de la section 2, les langues ne pourraient pas être acquises… Insistons encore sur le fait que n'importe quel être humain, même doué d'une intelligence très médiocre, met entre 24 et 36 mois pour acquérir ce qui sera sa langue maternelle, sans aucune autre source empirique que des énoncés (qu'il ne comprend pas encore) et des situations (dont il est généralement admis qu'il ne perçoit que quelques aspects)[16]…

Comme nous l'avons vu, pour obtenir une idée partageable de ce qu'un interlocuteur a compris, le recours à une question directe comme « qu'avez-vous compris ? » est inacceptable, puisque la réponse amènerait l'observateur à se fier à la construction que lui-même (ou elle-même) ferait pour interpréter l'énoncé du sujet observé ; si nous disposions d'un modèle descriptif adéquat de la sémantique de la langue étudiée, nous pourrions admettre qu'il serait susceptible de fournir une construction objective du sens de cet énoncé ; mais, justement, nous ne l'avons pas, et c'est précisément pour tenter de le construire que nous avons besoin d'informations sur le sens que le sujet d'expérience a construit, informations qui ne doivent évidemment pas dépendre de ce que d'autres sujets (comme, par exemple, l'expérimentateur) peuvent avoir construit… La faute méthodologique de ce procédé réside donc dans sa circularité : les outils utilisés pour recueillir les données permettant d'élaborer un modèle descriptif présupposent l'existence et l'adéquation de ce modèle.

2.3.3 Grandes lignes d'un protocole expérimental visant ces objectifs et respectant ces contraintes

Il y a heureusement un autre moyen de tester ce qu'un interlocuteur comprend d'un énoncé, sans avoir à lui demander de *dire* ce qu'il a compris. Un des aspects du comportement d'un interlocuteur est lié aux efforts qu'il fait pour comprendre l'énoncé. Bien entendu, ces efforts ne sont pas directement observables, et ne sont pas, en général, utiles à la description sémantique ; sauf dans au moins deux cas :

(i) lorsque l'interlocuteur exprime son incapacité à comprendre l'énoncé, et

(ii) lorsqu'on l'amène à formuler des hypothèses sur la situation qu'il a jugé nécessaire d'admettre pour pouvoir comprendre quelque chose

Ces indices observables du processus de compréhension sont bien maigres mais peuvent s'avérer très utiles pour étayer ou réfuter une description sémantique. Ils ont aussi l'immense avantage qu'ils ne nécessitent pas la production, par le sujet observé, d'un énoncé dans la langue étudiée : l'observation de son comportement est suffisante pour renseigner sur son éventuelle difficulté à construire un sens pour l'énoncé du segment linguistique, ou à sélectionner une situation dans laquelle l'énoncé peut être compris.

[16] Ainsi, si la linguistique n'a pas encore été capable de produire une sémantique acceptable, à la fois scientifiquement et empiriquement, ce n'est donc pas parce que le problème est trop difficile (n'importe quel imbécile acquiert en moins de trois ans les structures sémantiques d'une langue), mais seulement parce qu'elle fait fausse route en s'appuyant sur les intuitions que les linguistes ont du sens, au lieu d'étudier ce sur quoi cette intuition s'appuie. Que le lecteur qui trouve notre jugement trop sévère veuille bien tenter de recenser, parmi les courants de sémantique, ceux qui distinguent clairement la valeur sémantique d'un énoncé de celle d'une unité de langue, et, parmi ces rares courants, ceux qui utilisent effectivement cette distinction…

Published in : Sous la direction de Louise OUVRARD, Zsuzsa SIMONFFY, Márta KóBOR (dir.), *Le prévisible et l'imprévisible. Points de vue linguistiques, littéraires et didactiques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004574, doi : 10.17184/eac.9782813004574

En particulier, lorsqu'il est nécessaire à l'interlocuteur de faire une hypothèse complexe (et imprévisible) sur la situation pour pouvoir construire un sens, l'observateur est amené à en inférer que les unités de langue de la phrase ne jouent pas un rôle déterminant pour faire construire ce sens, mais que ce sont les caractéristiques que l'hypothèse en question attribue à la situation imaginée qui permettent de comprendre l'énoncé.

2.3.4 Marquage de la nécessité d'hypothèses non prévisibles sur la situation

Lorsque nous utilisons ici des exemples relevant de cette catégorie, nous les faisons précéder d'un point d'interrogation pour signaler cette observation selon laquelle l'interlocuteur doit construire des hypothèses particulières sur la situation, hypothèses sans lesquelles il ne peut pas construire un sens pour l'énoncé en question. Contrairement à ce qui est habituel en syntaxe, ce point d'interrogation ne correspond donc pas à un jugement de notre part (ici, sémantique) : il ne signifie pas que nous jugeons les énoncés de cette phrase inacceptables, douteux, ou mauvais, mais indique que, pour comprendre un énoncé de la phrase qui est marquée par ce signe, les locuteurs ont dû faire des hypothèses précises sur la situation, hypothèses sans lesquelles ils n'auraient pas compris l'énoncé.

3 Exemple de stratégie visant à consolider l'acquisition de la sémantique et s'inspirant du protocole brièvement décrit ci-dessus

Compte tenu de ce que nous avons vu dans l'introduction, ainsi que dans les sections 1. et 2., une bonne acquisition de la sémantique d'une langue permet à l'apprenant d'accéder aux instructions que les segments linguistiques fournissent pour construire du sens : pour tester l'acquisition de l'accès à ces instructions, il n'est pas suffisant de s'assurer que l'apprenant a construit le sens attendu d'un énoncé-test, car, comme on l'a vu, il est fréquent que ce sens soit accessible par d'autres moyens que la compréhension du segment linguistique (la connaissance de la situation et des aspects du monde relatifs à cette situation est souvent suffisante, surtout dans le cas d'énoncés faisant référence à la vie quotidienne).

3.1 Une solution : des situations dans lesquelles le sens est imprévisible ?

La solution consistant à choisir systématiquement des énoncés dont le sens est imprévisible pour l'apprenant, compte tenu de ses connaissances et de sa culture, semble ne pas convenir non plus, puisque, alors, il ne pourrait pas construire le sens de l'énoncé même s'il avait accès aux instructions sémantiques fournies par la phrase. Mais cette dernière analyse est trop rapide et, en particulier, ne tient pas compte de la propriété, discutée au paragraphe 1.4., selon laquelle on ne peut pas *ne pas* comprendre un énoncé compréhensible. Cette propriété amènera l'apprenant à chercher ce qu'il doit faire comme hypothèses sur la situation afin de construire un sens pour l'énoncé, qui soit conforme aux contraintes sémantiques que le segment linguistique lui aura fournies. Si on lui demande d'expliciter ce qu'il doit admettre de la situation pour comprendre l'énoncé, il est alors possible de tester sa compréhension des instructions

Published in : Sous la direction de Louise OUVRARD, Zsuzsa SIMONFFY, Márta KóBOR (dir.), *Le prévisible et l'imprévisible. Points de vue linguistiques, littéraires et didactiques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004574, doi : 10.17184/eac.9782813004574

sémantiques fournies par le segment linguistique[17]. On remarquera que, lorsque le sens d'un énoncé apparaît à un interlocuteur comme prévisible, aucune hypothèse ne lui semble nécessaire pour en construire le sens (par le fait même qu'il considère ce sens comme prévisible), et la demande d'explicitation risque d'être incompréhensible pour l'apprenant, et ce, même si, en réalité, il y a toujours des hypothèses à faire sur la situation pour comprendre un énoncé : dire que le sens est prévisible équivaut donc strictement à dire que l'on ne discerne pas d'hypothèses sur la situation qui soient nécessaires à la compréhension.

3.2 Illustration et commentaire concernant cette proposition

Illustrons ce point avec une rapide comparaison de l'effet des énoncés de la phrase espagnole (11) sur un locuteur espagnol et sur un apprenant français :

(11) Son las dos menos cinco, el comedor abre dentro de cinco minutos [il est 13h55, le restaurant universitaire ouvre dans cinq minutes]

proférés dans une des salles d'une l'université (sans plus de précision). Le locuteur espagnol ne verra aucune hypothèse particulière à faire sur cet énoncé (sens prévisible), tandis que l'apprenant français, en supposant qu'il ignore encore la différence entre les horaires habituels des repas en France et en Espagne, devra, *s'il a eu accès aux instructions sémantiques fournies par la phrase,* faire consciemment l'hypothèse que, dans les universités espagnoles, le déjeuner est servi à partir de 14h (cela peut d'ailleurs être l'occasion pour l'enseignant de généraliser cette hypothèse, pour l'information de l'apprenant). Le locuteur espagnol, lui, connaît déjà les horaires espagnols et n'a pas conscience que cette hypothèse est nécessaire pour comprendre le sens des énoncés de (11).

Nous avons souligné le fait que la prévisibilité du sens d'un énoncé, pour un interlocuteur, équivaut à la non nécessité, pour lui, d'élaborer des hypothèses conscientes sur la situation à laquelle cet énoncé renvoie, même si, avons-nous ajouté, il est, en fait, toujours nécessaire d'élaborer des hypothèses pour comprendre un énoncé. Cette observation est suffisamment contre-intuitive pour que le lecteur la considère, dans un premier temps, comme 'de toute évidence inexacte' ; elle mérite une illustration et une explication (car, ici – comme souvent –, les évidences sont trompeuses).

Prenons en considération une situation dans laquelle un physicien procède à une expérimentation dans laquelle un assistant barbu de 43 ans portant des gants blancs fait chauffer 1 litre d'eau distillée, dans un récipient en pyrex contenant un thermomètre, en utilisant un bec Bunsen fonctionnant au propane. L'expérimentateur mesure la pression atmosphérique dans le local de l'expérience : 1013,25 millibar, la tempéra-

[17] Nous avons souligné, [2.3.2.], qu'une telle méthode ne permettrait pas au linguiste de construire un dispositif scientifique pour tester une proposition de description sémantique (puisque ces hypothèses sur la situation, exprimées dans des énoncés de la langue de communication seraient alors le résultat de l'interprétation que l'observateur lui-même aurait faite des propos de l'apprenant, ce qui exclurait la possibilité de garantir l'objectivité du dispositif) ; néanmoins, il ne s'agit pas ici de concevoir un test empirique, mais d'aider un apprenant à acquérir une langue : rien ne s'oppose donc à ce qu'un certain degré de subjectivité persiste (c'est cette dose de subjectivité résiduelle qui fait que l'enseignement est un art et non une simple technique…).

Published in : Sous la direction de Louise OUVRARD, Zsuzsa SIMONFFY, Márta KóBOR (dir.), *Le prévisible et l'imprévisible. Points de vue linguistiques, littéraires et didactiques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004574, doi : 10.17184/eac.9782813004574

ture à laquelle l'eau du récipient en pyrex commence à bouillir : 100 ° C, et le temps qu'elle a mis pour commencer à bouillir : 6 mn et 35 s.

Examinons maintenant les énoncés suivants, présentés par le physicien comme ce que l'on peut tirer de cette expérience

(12) L'eau bout à 43 ans

(13) L'eau bout à 1013,25 millibar

(14) L'eau distillée bout au bout de 6 mn et 35 s

(15) L'eau bout à 100 ° C sous une pression de 1013,25 millibar

(16) L'eau bout à 100 ° C, lorsqu'un nombre impair de litres est chauffé un nombre impair de secondes par un manipulateur dont l'âge est un nombre premier

(17) L'eau bout lorsqu'elle est dans un récipient en pyrex

(18) L'eau distillée bout lorsqu'elle est manipulée par un barbu aux gants blancs, pendant 6 mn et 35 s, sur un bec Bunsen au propane

Avec un peu d'indulgence pour la formulation (les physiciens ne sont pas tous linguistes…), on peut considérer que chacun de ces sept énoncés décrit correctement un aspect de l'expérience. Mais pourquoi seul l'un d'entre eux apparaît comme pertinent, certains des autres pouvant même être jugés idiots ?

La réponse est la même pour tous ces énoncés, sauf pour ceux de la phrase (15) : ils n'établissent pas un lien causal nécessaire, suffisant, et vraisemblable, entre l'événement dont il est question (l'ébullition de l'eau), et les circonstants indiqués. Même (15) peut paraître suspect à quelqu'un qui n'a jamais imaginé que la pression puisse jouer un rôle dans la température d'ébullition de l'eau… Ainsi, lorsque l'on est interlocuteur d'un énoncé concernant des propriétés physiques, on fait l'hypothèse (inconsciente et implicite), qu'il concerne un lien causal stable entre deux états de faits.

Digression apparente mais conclusive...

Cette présomption d'attributions causales n'est pas réservée aux phrases utilisées dans des énoncés relatifs à la physique : elle est présente dans la plupart des assertions complexes présentées comme la description d'un état de faits.

S'il en était autrement, nous n'aurions pas le plaisir de pouvoir nous moquer de la conclusion habituelle des contes mièvres : « Et ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants »… Est-ce à cause de leur bonheur qu'ils eurent beaucoup d'enfants ou bien à cause de leurs nombreux enfants qu'ils vécurent heureux ?

Nous avons vu le rôle de ces attributions causales dans la construction du sens des énoncés ; plus généralement, nous avons vu que des hypothèses communes, généralement implicites, sont indispensables à la construction du sens des énoncés, et sont prévues par les locuteurs. Nous avons vu aussi que ces points de vue *prévus* participent à la construction d'un sens *imprévisible* si l'on ne tient compte que de la signification des phrases. Enfin, nous avons vu de quelle manière il est possible d'utiliser ces propriétés pour concevoir des tests de l'acquisition des règles sémantiques des langues par des apprenants.

Published in : Sous la direction de Louise OUVRARD, Zsuzsa SIMONFFY, Márta KóBOR (dir.), *Le prévisible et l'imprévisible. Points de vue linguistiques, littéraires et didactiques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004574, doi : 10.17184/eac.9782813004574

Bibliographie

Austin, John, *How to do things with words*, The Clarendon Press, Oxford, 1955.

Bruxelles, Sylvie ; Raccah, Pierre-Yves (1992), « Argumentation et sémantique : le parti-pris du lexique », *in* de Mulder, Walter ; Schuerewegen, Frank ; Tasmowski, Liliane (dir.), *Énonciation et parti pris*, Rodopi, Amsterdam, p. 59-73.

Grillo, Éric (2003), « Parler la même langue », *MAG Philo*, [En ligne], http://www.cndp. fr/magphilo/-philo09/parler.htm, No. 9, *Langage*, 2003-2004.

Jakobson, Roman, *Essais de linguistique générale*, Minuit, Paris, 1963.

Johnson, Mark ; Lakoff, George, *Metaphors we live by*, University of Chicago Press, Chicago, 1980.

Raccah, Pierre-Yves (1998), « L'argumentation sans la preuve : prendre son biais dans la langue », *Cognition et Interaction* vol. 2, Nos. 1-2, p. 1-16.

Raccah, Pierre-Yves (2006), « Polyphonie et argumentation : des discours à la langue (et retour », *in* Simonffy, Zsuzsa (dir.), *L'un et le multiple*, TINTA Könyvkiadó, Budapest, p. 120-152.

Rastier, François, « Communication ou transmission ? » *Césure*, No. 8, 1995, p. 151-195.

Reddy, Michael (1979), « The conduit metaphor – A case of frame conflict in our language about language », *in* Ortony, Andrew, *Metaphor and thought*, Cambridge University Press, Cambridge, p. 284-324.

Simonffy, Zsuzsa (2016), « Marquage ou contrainte ? Regard heuristique sur les usages du concept de point de vue », *Corela*, No. HS-19, juin 2016. https://journals.openedition.org/corela/4281.

Published in : Sous la direction de Louise OUVRARD, Zsuzsa SIMONFFY, Márta KóBOR (dir.), *Le prévisible et l'imprévisible. Points de vue linguistiques, littéraires et didactiques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004574, doi : 10.17184/eac.9782813004574